

Au nom des Ecoles spéciales, au nom de ces élèves à qui vous avez si souvent prodigué les trésors de votre vaste érudition, je vous adresse l'expression émue de notre reconnaissance et de notre profonde sympathie.

Discours de M. J. Brassinne

au nom des Sociétés liégeoises d'Art et d'Histoire.

Monsieur le Paige,

Vous ne serez certainement point étonné de ce qu'au concert d'éloges qui s'élève en ce moment vers vous, vos confrères de la Société des Bibliophiles Liégeois, de l'Institut Archéologique et de la Société d'Art et d'Histoire, aient tenu à mêler leurs voix.

Depuis longtemps, en effet, vous leur avez fait la faveur d'apporter à leurs Compagnies l'autorité de votre science et l'agrément de vos relations.

Vous ne vous êtes point contenté de présider le cénacle d'amis des livres dont le toit de cette université abrita les premières réunions ; si l'on parcourt ses Bulletins, on relit avec plaisir la notice sur le Gédéon, tragi-comédie de Libert de Houthem, et l'étude « A propos d'une charte inédite de la Chapelle des Clercs » qui suffiraient à prouver qu'en toute vérité, vous êtes bien des nôtres.

En auraient-ils pu douter d'ailleurs ceux qui vous voyaient, fréquemment, franchir le seuil de la Bibliothèque universitaire, où vous aimiez à vous attarder, parcourant ses rayons

pour noter les estampes, les éditions rares, les reliures précieuses ? Et serait-il trop indiscret de dire au passage, qu'en ce domaine — vous qui pour d'autres disciplines avez eu tant d'élèves — avez par votre exemple et vos conseils, formé, tout au moins, un disciple, et que c'est à juste titre, qu'en tête d'un exemplaire de cette Reliure mosane dont vous lui faisiez le grand honneur d'accueillir la dédicace, il avait transcrit le « Tu duce, tu maestro » que le poète florentin adressait à son guide Virgile ?

A tout bien considérer, l'archéologue, l'héraldiste, le numismate, l'épigraphiste, l'historien — excusez leur audace — n'auraient pas moins de titres à vous revendiquer, que les adeptes que retiennent les sciences abstraites.

Est-il nécessaire de rappeler cette «Correspondance de René-François de Sluse» que vous publiez en la faisant précéder d'une docte introduction, ces notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège, ces notices qu'inséra la Biographie nationale, ces communications que les membres de la Société d'Art et d'Histoire sont toujours heureux de vous entendre lire ? Que de choses, Monsieur et honoré Confrère, vous auriez encore à leur apprendre si — prenez garde : aux roses toujours se mêle quelque épine ! — vous consentiez à prendre plus fréquemment la plume et à ne point, trop souvent, conserver pour vous seul le résultat de vos méditations et de vos recherches.

Sans doute, eussions-nous pu d'ailleurs souhaiter vous voir courtoiser, avec plus de constance encore l'histoire et l'archéologie. J'entends bien toutefois, — la chronologie de vos œuvres l'enseigne, — que, si pendant un long temps, vous avez paru

leur marquer quelque froideur, c'est que le fardeau d'un surcroît de besogne était venu s'appesantir sur vos épaules. Il vous fut néanmoins permis de constater, par la suite, qu'elles ne vous en avaient pas gardé rancune.

Les mauvaises années avaient débuté. La dignité patriotique imposait silence à votre enseignement comme à celui de vos collègues. Le jeu des circonstances vous amenait, en raison de vos hautes fonctions, à représenter, seul, l'Université en face de l'ennemi. Vous aviez à veiller sur ce personnel nombreux dont vous étiez le chef.

Il n'est pas dans mon rôle de louer à nouveau les vertus dont vous fîtes alors preuve : « Prudenter et fortiter », disait une ancienne devise ; cette fière attitude et ces gestes magnifiques qu'ignorèrent ceux-là mêmes qui en bénéficièrent, mais dont nous qui les avons surpris, garderons à jamais le vivant souvenir.

C'est alors que, pour échapper parfois aux tristesses de l'heure, vous avez de nouveau tourné vos regards vers le passé, et de la poussière des archives, vous avez tiré une complète généalogie de la famille de Bellefroid, contribution aux Annales liégeoises.

Quelqu'un qui vous connaissait bien et dont l'esprit délicat était fait pour comprendre le vôtre, le regretté Henri Francotte, certain jour que nous devisions de nos communes amours, vous dépeignait, un livre à la main, vous promenant à pas lents dans les jardins de Cointe, interrompant parfois votre lecture pour songer à ce que venait de vous confier un auteur favori.

Il vous aurait sans doute aussi comparé volontiers à ces

penseurs d'autrefois qui n'enfermaient point leur esprit dans un cercle étroit de connaissances ou à ces nobles érudits que le XVII^e siècle décorait de la belle épithète d'honnêtes hommes, ayant sur toutes choses d'abondantes clartés.

Vous ne me contredirez certainement point si j'affirme que c'est là le produit d'une éducation toute nourrie de la moëlle des anciens, le fruit de ces études classiques qui, à votre sens, demeurent et, vraisemblablement, demeureront longtemps la seule base solide de toute formation scientifique.

Ce n'est pas à travers le voile d'une traduction que vous les consultez ces maîtres de jadis et de toujours. Récemment encore, n'adressiez-vous pas à un ami une épître latine que n'eût pas désavouée l'un de ces humanistes à qui vous ressemblez ? Donc, comme eux, vous chérissez les livres. Ce sont, vous le savez, des amis fidèles et discrets ; ils ne déçoivent point ; ils ne nous trompent pas ; prompts à se taire quand nous le souhaitons ; toujours prêts à répondre s'il nous convient de les interroger. Plus que jamais vous tiendrez à les fréquenter. Déjà, je vous vois installé dans cette demeure que vous avez choisie pour abriter votre studieuse retraite, au milieu de ces mille objets précieux qu'affectionne votre goût raffiné, tantôt rangeant vos chers volumes, — et Dieu sait si vous y prendrez plaisir ! — tantôt maniant avec délicatesse — il ne faut pas en altérer la patine — quelque bronze de la Renaissance ou l'une de ces admirables monnaies sur lesquelles les artistes de l'Hellade, notre mère nourricière, ont mis comme un reflet de l'éternelle Beauté.

Le Président du Comité organisateur donne lecture des télégrammes reçus à l'occasion de la solennité :

M. NOLF, Ministre des Sciences et des Arts, retenu au Sénat par la discussion du budget, a exprimé son regret de ne pas pouvoir assister à la manifestation et a adressé à M. le Paige ses chaleureuses félicitations.

M^{gr} Rutten, Evêque de Liège, empêché d'assister à la manifestation, a fait savoir qu'il s'associe à tous les témoignages de reconnaissance donnés à M. le Paige.

MM. EUG. EEMAN, Recteur de l'Université de Gand, et M. ALPH. ROERSCH, Administrateur-Inspecteur, ont adressé au Comité organisateur le télégramme suivant : « Au nom de » tous nos collègues de l'Université de Gand, nous nous associons de tout cœur à la manifestation de ce jour. Nous vous » prions de vous faire l'interprète de nos sentiments de respect et d'attachement auprès de l'homme éminent qui au » cours d'une belle et longue carrière, a si bien mérité de la » science et du Pays. »

M. HOCEPIED, Directeur-général au Ministère des Sciences et des Arts, a chargé le Comité « de dire au héros de la fête, » sa reconnaissance pour les services éminents qu'il a rendus » à l'Université, au Pays et à la Science. »

Il est ensuite donné lecture des télégrammes ou lettres de